

L'EMPIRE DES CENDRES

Anonyme (Ghostwritten)



L'Empire des Cendres

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Aube des Serments de Fer	4
Chapitre 2 : Le Baptême de l'Acier	8
Chapitre 3 : Le Masque de la Légalité	13
Chapitre 4 : Le Vertige des Cimes	18
Chapitre 5 : Le Murmure des Suppliciés	23
Chapitre 6 : L'Autel du Narcisse	27
Chapitre 7 : La Nuit des Longues Ombres	31
Chapitre 8 : Le Glas de l'Obéissance	36
Chapitre 9 : Le Crépuscule des Idoles	41
Chapitre 10 : Le Banquet des Corbeaux	45
Chapitre 11 : La Solitude du Trône de Verre	49
Chapitre 12 : L'Héritage de la Poussière	53

Chapitre 1

L'Aube des Serments de Fer

Voici le premier chapitre de ****"L'Empire des Cendres"**.**

CHAPITRE I : L'AUBE DES SERMENTS DE FER

On dit souvent que l'acier naît dans le feu des forges, au milieu des étincelles et du chant du marteau. C'est un mensonge de poète. L'acier, le vrai, celui qui s'incruste dans l'âme avant de se porter à la ceinture, naît dans la fange, dans le froid d'un matin sans pain, et dans le silence insupportable de ceux qui subissent.

Je m'appelle... mais qu'importe mon nom d'alors ? Celui qui a grandi dans les venelles de Malepierre n'existe plus que dans les replis de ma mémoire, comme une ombre gênante que j'essaie d'étouffer. Je me souviens pourtant de l'odeur. Une odeur de marée basse, de sueur rance et de charbon de bois. Nous vivions dans les entrailles d'un monde qui nous ignorait, sous l'ombre portée des hautes tours d'albâtre où les seigneurs discutaient du prix du grain tout en ignorant que leurs sujets mouraient pour un épi de blé moisi.

Mon père était un homme bon. C'était là son plus grand crime, et sa sentence fut exemplaire. Il croyait en la parole donnée, en la main tendue, en cette forme de décence que les faibles appellent « justice ». Je le revois encore, le dos courbé par des années de labeur ingrat, tenter de s'opposer à la soldatesque d'un baron de passage qui s'amusait à renverser les étals du marché pour le simple plaisir de voir les gueux ramper.

Mon père a parlé de « droit ». Il a invoqué les « lois du royaume ».
Le soldat a ri. C'était un rire gras, métallique, qui résonne encore dans mes nuits.
Puis, il a brisé la mâchoire de mon père d'un revers de gantelet.

Ce jour-là, j'ai compris une vérité qui allait devenir le socle de mon existence : la justice sans la force n'est qu'une pathétique supplique. Elle est un cri poussé dans le vide, une main tendue vers un bourreau. En regardant mon père cracher ses dents dans la poussière, j'ai senti quelque chose mourir en moi. Une douceur inutile s'est évaporée, remplacée par une amertume glaciale, un froid si intense qu'il en devenait brûlant.

Je n'ai pas pleuré. Les larmes sont un luxe que je ne pouvais plus m'offrir. J'ai ramassé un clou rouillé dans la boue, je l'ai serré si fort dans mon poing que la paume a saigné. C'était mon premier serment. Un serment de fer.

« Plus jamais, me suis-je juré. Plus jamais le chaos ne décidera du sort des hommes. »

On croit souvent que l'ambition naît de la soif d'or ou de gloire. La mienne est née de la soif d'ordre. Un ordre absolu, géométrique, implacable. J'ai vu ce que la liberté signifiait pour les gens de ma sorte : la liberté de mourir de faim, la liberté d'être piétiné, la liberté du plus fort sur le plus vulnérable. Si la liberté était ce chaos sanglant, alors je serais celui qui lui briserait les ailes.

Les années qui suivirent furent une lente descente dans les cercles de la volonté. J'ai appris à me battre, non pas avec l'élégance des maîtres d'armes, mais avec la rage sourde du rat acculé. J'ai appris le poids de l'acier, le goût du sang métallique sur les lèvres, et surtout, l'art de commander aux autres. Car les hommes sont ainsi faits : ils ont peur du noir, mais ils ont encore plus peur de celui qui n'en a pas peur.

Je me souviens de ma première milice. Nous n'étions qu'une poignée de parias, des

orphelins de la rue, des hommes brisés que j'avais ramassés dans les ruisseaux de la ville. Je leur ai offert une chose qu'ils n'avaient jamais possédée : une structure. Une raison de se tenir droit. Je leur ai imposé des règles absurdes, des horaires stricts, des châtiments exemplaires pour la moindre défaillance.

— Pourquoi nous infliges-tu cela ? m'avait demandé un jour l'un d'entre eux, un garçon nommé Elian, dont les yeux reflétaient encore une trace d'humanité. Nous sommes libres, maintenant que nous avons nos épées.

— Nous ne sommes pas libres, Elian, lui avais-je répondu en serrant la garde de mon épée. Nous sommes les instruments de la fin du désordre. La liberté est un poison qui rend les hommes fous. L'ordre est le seul remède.

Il n'a pas compris. Il est mort quelques mois plus tard, lors d'une escarmouche contre des bandits de grand chemin. Je l'ai regardé s'éteindre sans verser une larme. Sa mort n'était qu'un rouage défaillant dans une machine qui commençait à peine à tourner. Une perte nécessaire. C'est à ce moment précis, je crois, que j'ai cessé d'être un homme pour devenir une idée.

Ma soif de justice s'était muée en une obsession malade pour la discipline. Je ne voulais plus seulement protéger les faibles ; je voulais supprimer la faiblesse elle-même. Chaque village que nous "sécurisions", chaque bande de pillards que nous exécutions, renforçait ma conviction. Les gens nous craignaient, certes, mais pour la première fois de leur vie, ils pouvaient dormir sans verrouiller leur porte. Le prix de leur sommeil était ma tyrannie naissante. Et je le payais avec une joie sombre.

Je me revois, debout sur les collines surplombant Malepierre, dix ans après en être parti. J'étais à la tête d'une légion d'hommes vêtus de gris et d'acier, une marée silencieuse prête à déferler sur la cité qui m'avait vu naître dans la honte. Le vent du crépuscule agitait ma cape, et une amertume lucide m'envahissait. J'avais réussi. J'avais le pouvoir. Mais à quel prix ?

Mon cœur était devenu une chambre froide. Je ne ressentais plus l'amour, plus la pitié, plus la chaleur d'un foyer. Je ne ressentais que la satisfaction d'un travail bien fait lorsque les têtes tombaient en cadence et que les rues étaient balayées de leur vermine. J'avais construit mon empire sur des cendres, les cendres de mon ancienne vie, les cendres des espoirs de mon père.

Certains disent que je suis un monstre. Je préfère le terme de "nécessité". Quelqu'un devait bien tenir le fouet. Quelqu'un devait bien tracer les lignes dans le sable pour que la mer ne les efface plus.

Ce soir-là, alors que les premiers incendies de la conquête s'allumaient dans la vallée, j'ai sorti mon épée. La lame reflétait la lumière mourante du soleil, une lueur rouge sang qui semblait prophétique. J'ai repensé à ce clou rouillé que j'avais serré dans ma main d'enfant. Le fer était désormais plus propre, plus tranchant, mais le poids était le même.

L'Empire des Cendres commençait ici. Pas dans la gloire d'un trône, mais dans le renoncement définitif à tout ce qui rend un homme humain. J'ai porté l'acier à mon front, saluant l'ombre qui s'étendait sur le monde.

Le serment était scellé. La justice était morte. Vive l'Ordre.

Chapitre 2

Le Baptême de l'Acier

****CHAPITRE : LE BAPTÊME DE L'ACIER****

La vallée de Val-Serein n'était pas un champ de bataille ; c'était un cimetière qui s'ignorait encore. Sous le voile d'un crépuscule mauve et malade, les premières fumées montaient vers un ciel qui ne répondait plus à aucune prière. J'observais la scène du haut du promontoire, le vent battant mon manteau contre mes jambes comme le rappel insistant d'une réalité dont je ne pouvais plus m'échapper.

L'acier de ma lame, cette extension glacée de mon propre bras, pesait une tonne. Étrange sensation. On nous apprend, dans les fables pour enfants, que l'épée du héros est légère, portée par la justice et la vertu. Mensonges. L'acier est lourd de la gravité de la terre, lourd des vies qu'il s'apprête à faucher. Ce soir-là, il ne pesait pas le poids de la gloire, mais celui d'une condamnation. La mienne autant que la leur.

— Seigneur, les échelles sont en place, murmura Kaelen à mes côtés.

Sa voix tremblait légèrement. Je ne lui en voulais pas. Il était encore jeune, il croyait encore que le monde se divisait entre le bien et le mal. Il n'avait pas encore compris que le monde n'est qu'une immense étendue grise que l'on doit sculpter avec de la douleur pour lui donner une forme habitable.

— Alors, allons-y, répondis-je.

Ma voix me parut étrangère. Elle était sèche, dénuée de cette chaleur qui, jadis, me liait aux hommes. Je descendis la pente, mes bottes s'enfonçant dans l'humus

humide. Chaque pas m'éloignait un peu plus du souvenir de mon père, de ce vieil homme qui mourait chaque jour un peu plus de sa propre faiblesse, convaincu que la bonté suffirait à tenir les loups à distance. Les loups ne se nourrissent pas de bonté. Ils ne comprennent que la morsure.

L'assaut ne fut pas une épopée. Ce fut une boucherie méthodique.

Lorsque nous franchîmes les palissades, les cris déchirèrent le silence de la vallée. C'est un son que l'on n'oublie jamais : celui d'un homme qui réalise que ses remparts, ses lois et ses dieux ne sont que du papier face à la volonté d'un autre. Je vis un garde se ruer vers moi. Il était jeune, peut-être l'âge que j'avais quand j'ai serré ce clou rouillé pour la première fois. Dans ses yeux, je vis une terreur pure, une incompréhension totale. Pourquoi ? semblait-il demander.

Je n'avais pas de réponse à lui donner, sinon le tranchant de mon épée.

Le coup fut net. La résistance de la chair, le craquement sourd de l'os, puis le vide. Le sang m'éclaboussa le visage, chaud, poisseux, d'un rouge si vif qu'il semblait irréel sous la lueur des torches. C'était mon baptême. Pas avec de l'eau bénite, mais avec le fluide vital d'un homme dont je ne connaissais même pas le nom.

Je ne ressentis aucune joie. Aucune exaltation. Seulement une amertume glaciale qui se propageait dans mes veines, remplaçant mon humanité par quelque chose de plus dur, de plus durable. On me traitera de monstre, pensai-je en enjambant le corps. Mais ce monstre est le seul capable de bâtir ce que ces gens n'ont jamais eu : la sécurité.

La ville basse brûlait désormais. Les flammes dansaient sur les murs de pierre, projetant des ombres gigantesques qui semblaient être les seuls témoins honnêtes de la scène. Je marchais au milieu du chaos, impassible. Autour de moi, mes hommes faisaient ce qu'ils avaient à faire. Il y avait des erreurs, des excès, sans doute. Mais

l'Ordre exige un prix d'entrée exorbitant. Pour que la paix puisse un jour régner sur ces terres, il fallait d'abord que le chaos soit dompté par une terreur plus grande encore.

Je m'arrêtai devant la grande porte du bastion seigneurial. Un vieil homme m'y attendait, entouré de quelques fidèles. C'était le comte de Val-Serein, un homme réputé pour sa charité et sa piété. Il tenait un crucifix, pas une épée.

— Vous n'avez aucun droit, cracha-t-il, la voix brisée. C'est une terre de justice. Dieu vous maudira.

Je m'approchai de lui, si près que je pouvais sentir l'odeur de la peur et de l'encens qui émanait de ses vêtements.

— La justice est un luxe pour les temps de paix, comte, dis-je doucement. Et la paix n'est qu'un souvenir. Vous avez laissé votre peuple dépérir sous prétexte de moralité. Vous avez laissé les bandits piller vos routes parce que vous aviez peur de vous salir les mains. Votre justice est une illusion qui coûte des vies. Mon Ordre, lui, est une réalité qui les protège.

— Par le sang ? demanda-t-il dans un souffle.

— Par le sang, s'il le faut. Mais ce sang s'arrêtera de couler quand il n'y aura plus qu'une seule volonté pour diriger ce pays.

Je levai mon épée. Il ferma les yeux, marmonnant une dernière oraison. Je ne ressentis aucune haine pour lui. Au contraire, j'éprouvais une forme de pitié. Il représentait tout ce que j'avais été, tout ce que j'avais dû tuer en moi pour survivre. En l'exécutant, je ne faisais que terminer le travail commencé sur moi-même des années plus tôt.

Le fer s'abattit. Le silence revint, seulement troublé par le crépitement du brasier.

Je restai là, debout dans la cour du château, entouré de morts. L'air était saturé d'une odeur métallique et de suie. Je regardai mes mains. Elles ne tremblaient pas. C'était peut-être cela, le plus terrifiant : l'absence de tremblement. J'avais franchi le seuil. Derrière moi, le pont était coupé, les cendres de mon ancienne vie s'envolaient dans le vent nocturne.

Je repensai au clou rouillé de mon enfance. Il était devenu cette lame. La souffrance était devenue du pouvoir.

Kaelen s'approcha, hésitant.

— Que faisons-nous maintenant, mon Seigneur ?

Je me tournai vers lui. Mon visage, maculé de sang et de cendres, devait ressembler à un masque mortuaire. Mais mes yeux, je le savais, étaient plus lucides qu'ils ne l'avaient jamais été.

— Nous enterrons les morts. Nous soignons les survivants. Et nous leur apprenons à obéir. Demain, nous reconstruirons les murs. Mais cette fois, ils ne tomberont pas.

L'Empire des Cendres venait de recevoir son premier sacrement. La violence n'était pas une fin, elle était l'outil, le burin nécessaire pour sculpter une paix durable dans le granit de l'histoire. C'était un mal nécessaire, une amputation pour sauver le corps social.

Alors que je rengainais mon épée, le bruit sec du métal contre le fourreau sonna comme le glas de la justice. Mais dans ce son, j'entendais aussi une promesse. La promesse que plus personne n'aurait à mourir par faiblesse, tant que je serais là pour porter le poids de l'acier.

Je m'assis sur les marches du bastion, contemplant les incendies qui s'éteignaient lentement dans la vallée. La nuit était totale. L'ordre était né. Et dans l'obscurité, je commençai à régner, le cœur aussi froid et tranchant que la lame qui venait de me baptiser.

Chapitre 3

Le Masque de la Légalité

L'aube ne fut pas une délivrance. Ce fut un voile gris, une lumière sale qui hésitait à éclairer les charniers de la veille. Je n'avais pas dormi. Mes mains, que j'avais lavées trois fois à l'eau glacée du puits, conservaient une odeur ferreuse que seule mon imagination pouvait encore percevoir. Le fer et le froid. C'était désormais mon horizon.

Le bastion était silencieux, d'un silence de cathédrale après le sacre. Mais le sacre de quoi ? De la peur ? De la fin d'un monde ? J'observais mes mains posées sur la table massive de la salle du conseil. Elles tremblaient imperceptiblement. Non de remords — le remords est un luxe de poète — mais de l'épuisement de celui qui a porté le monde sur ses épaules pendant une nuit de tempête et qui s'aperçoit que le vent souffle toujours.

Il fallait maintenant passer de l'acier à l'encre.

C'est le secret le plus sordide du pouvoir : le sang sèche vite, mais l'encre, elle, ne s'efface jamais. Un massacre n'est qu'un fait divers si on ne lui donne pas un nom latin et un sceau de cire rouge. Pour que l'Empire des Cendres devienne une réalité pérenne, il me fallait transformer mes bourreaux en magistrats et mes pillages en impôts. Il me fallait ce que les hommes appellent, avec une dévotion presque religieuse, la *Légalité*.

Je fis mander les juristes.

Ils arrivèrent avec le jour, silhouettes grises émergeant de la brume, portant leurs

parchemins comme des boucliers. C'étaient des hommes que j'avais trouvés dans les caves de l'ancienne administration, des survivants qui avaient le don de servir n'importe quel maître pourvu qu'il leur laisse une plume et un encrier. Ils avaient cette odeur de poussière et de vieux papier qui me paraissait soudain plus menaçante que celle de la poudre.

— Messieurs, commençai-je, ma voix n'étant qu'un murmure enroué. La guerre est finie. L'ordre commence.

Ils s'inclinèrent, un mouvement synchrone, dénué de toute émotion. Pour eux, je n'étais pas le monstre qui avait passé la ville au fil de l'épée la veille ; j'étais simplement le nouveau signataire.

— Nous avons besoin de fondations, Seigneur, dit l'un d'eux, un vieillard dont les doigts étaient tachés de noir. La force n'est qu'un souffle. La loi est le mur qui le contient.

— Alors construisez-moi ces murs, ordonnai-je en désignant les piles de registres vierges. Je veux des codes. Je veux des décrets. Je veux que chaque tête qui tombe soit justifiée par un paragraphe. Je veux que chaque pièce d'or saisie soit le fruit d'un article. Ne parlez plus de conquête. Parlez de « recouvrement ». Ne parlez plus de répression. Parlez de « pacification exceptionnelle ».

Je les regardai se mettre au travail. C'était fascinant et écoeurant. Le grattage des plumes sur le velin remplaçait le choc des épées. Sous leurs doigts agiles, la violence brute se métamorphosait. Ils tordaient la langue, inventaient des euphémismes, créaient des structures juridiques si complexes qu'elles en devenaient indiscutables. Le crime, lorsqu'il est répété à l'échelle d'une nation et codifié par des experts, ne s'appelle plus un massacre. Il s'appelle la Raison d'État.

Le « Masque de la Légalité » se dessinait sous mes yeux. C'était une construction de

papier destinée à rassurer les lâches et à museler les braves. Les gens peuvent supporter l'oppression, mais ils ne peuvent pas supporter l'incertitude. Donnez-leur un règlement, même injuste, et ils s'y plieront avec soulagement, car le règlement est prévisible. Le chaos, lui, est insupportable.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre qui donnait sur la cour du bastion. En bas, mes soldats — mes « gardiens de l'ordre », devrais-je dire — nettoyaient les pavés.

— Quel nom donnerez-vous à l'exécution des séditieux de cette nuit ? demandai-je sans me retourner.

— « Application de la loi de sûreté immédiate », répondit le vieillard sans lever les yeux de sa page. Article premier : tout individu entravant la reconstruction de l'harmonie civile est réputé démissionnaire de sa citoyenneté et traité comme un risque sanitaire.

Un rire amer monta dans ma gorge, mais je l'étouffai. Un risque sanitaire. Voilà ce qu'étaient devenus mes ennemis. Non plus des hommes avec des idéaux, mais des infections à traiter. La loi était un scalpel, froid et impersonnel.

Tout au long de la journée, je signai. Des centaines de fois. Mon nom devint une griffe au bas de textes que je lisais à peine, mais dont je sentais la puissance venimeuse. Je créais des tribunaux d'exception où les juges seraient mes lieutenants. Je créais des taxes sur la survie, des permis de circuler, des titres de propriété qui rendaient légal le vol des vaincus.

Chaque sceau que j'apposais dans la cire chaude était un clou de plus dans le cercueil de ma propre innocence. Je savais ce que je faisais. Je n'avais pas l'excuse de la folie, ni celle de la soif de sang. J'étais d'une lucidité absolue. Je savais que ce cadre juridique n'était qu'un décor de théâtre, une façade propre pour cacher les décombres et le sang. Mais je savais aussi que dans dix ans, dans vingt ans, plus personne ne se

souviendrait de la façade. Ils ne verraient que l'édifice. Les enfants naîtraient sous ces lois et croiraient qu'elles étaient tombées du ciel, immuables et sacrées.

Le soir tomba à nouveau. Les juristes se retirèrent, me laissant seul avec mes nouveaux décrets. La pièce était saturée de l'odeur de la cire et du papier.

Je pris le miroir de bronze qui traînait sur un buffet. Mon visage n'avait pas changé, et pourtant, il me semblait étranger. Les traits étaient les mêmes, mais le regard était celui d'un homme qui a cessé de vivre pour commencer à fonctionner.

J'avais réussi. J'avais transformé une mutinerie sanglante en un gouvernement légitime. J'avais donné aux survivants ce qu'ils réclamaient sans oser le dire : une autorité qui les dispense de penser, une structure qui transforme leur servitude en une forme de vertu civique.

Mais le prix... le prix était là, tapi dans l'ombre de la salle. C'était ce froid qui ne me quittait plus. En revêtant ce masque de légalité, j'avais perdu le droit à la simple humanité. Un tyran peut encore éprouver de la passion, de la colère, peut-être même de la pitié. Un législateur de cendres, lui, n'est qu'une fonction. Une machine à produire de la norme sur un tapis de cadavres.

Je retournai sur les marches du bastion, là où j'étais assis la nuit précédente. La vallée était sombre, parsemée de quelques lumières hésitantes. C'étaient les foyers de ceux qui acceptaient le nouveau pacte. Ils dormiraient ce soir, protégés par mes lois, ignorant que la main qui avait rédigé le code de leur sécurité était la même qui avait tenu l'épée de leur terreur.

Le vent se leva, faisant frissonner les bannières encore fraîches. J'eus une pensée pour ceux qui étaient morts, ceux qui n'avaient pas eu le temps de voir le masque se poser. Ils étaient les chanceux. Ils étaient restés dans un monde où les choses avaient encore leur vrai nom.

Moi, j'étais condamné à régner sur un mensonge de marbre. J'étais l'architecte d'une prison dont je possédais les clés, mais dont j'avais moi-même scellé la porte de l'intérieur.

L'Empire des Cendres était né. Sa loi était écrite. Et tandis que je contemplais mon œuvre, je sentis une larme, une seule, couler sur ma joue. Elle était froide, aussi froide que l'encre sur le parchemin. Ce fut la dernière chose authentique que je m'autorisai avant de redevenir, pour l'éternité, la Loi.

Chapitre 4

Le Vertige des Cimes

CHAPITRE : LE VERTIGE DES CIMES

Le silence est le premier tribut que l'on paie à la toute-puissance. Un silence épais, ouateux, qui ne ressemble en rien au calme des forêts ou à la paix des campagnes après la moisson. C'est le silence du vide, celui qui règne là où l'air se raréfie, là où les poumons des hommes ordinaires commencent à brûler.

Depuis mon accession au Trône d'Albâtre, mon monde s'est réduit à une succession de perspectives plongeantes. Je ne regarde plus les hommes dans les yeux ; je contemple le sommet de leurs crânes, inclinés dans une soumission qui frise la dévotion. Ils ne sont plus des visages, ils sont une topographie. Une houle sombre de dos courbés, une marée de genoux en terre qui ondule au rythme de mes pas dans les couloirs du palais.

Je me tiens aujourd'hui sur le Balcon des Soupirs, le point le plus élevé de la Citadelle. En bas, la capitale s'étend comme un organisme vivant, irrigué par les veines de ses rues pavées. Le peuple — mon peuple — s'y agite. De cette hauteur, leur existence me semble dérisoire. Leurs joies, leurs deuils, leurs fureurs... tout cela n'est plus qu'une rumeur indistincte, un bourdonnement d'insectes dans une boîte de verre.

C'est cela, le vertige. Ce n'est pas la peur de tomber, c'est la certitude que si je tombais, je ne toucherais jamais le sol des mortels. Je m'écraserais contre l'idée que je suis devenu.

Le premier mois, je me forçais encore à lire les rapports des magistrats sur les famines locales, sur les querelles de voisinage, sur le prix du grain. Je cherchais à maintenir le lien, cette corde de chanvre qui m'attachait à la boue dont je suis issu. Mais la pourpre est un poison lent. Elle distille l'illusion que le détail est une faiblesse. Pourquoi me soucier du prix du pain quand je dessine les frontières du monde ? Pourquoi m'émouvoir de la mort d'un artisan quand je bâtis une éternité de marbre ?

L'hubris n'est pas un cri, c'est un murmure séduisant qui vous dit : *« Tu es d'une autre essence. »*

Hier, mon grand chambellan m'a apporté une pétition. Une délégation de mineurs des Terres Noires demandait une audience pour parler des conditions d'extraction. Je me suis surpris à ne pas comprendre les mots qu'il prononçait. « Mineurs », « extraction », « poussière ». Ces concepts me paraissaient aussi lointains que des légendes oubliées. J'ai balayé l'air d'une main distraite. « Donnez-leur de l'or ou des chaînes, peu importe, mais ne me parlez plus de la terre. »

En prononçant ces mots, j'ai senti un frisson de dégoût pour moi-même, mais il fut aussitôt étouffé par une sensation de puissance grisante. J'étais au-dessus de la terre. J'étais le ciel.

L'Empire des Cendres n'est plus une conquête territoriale ; il est devenu une construction mentale. Je ne règne plus sur des êtres de chair, mais sur des symboles. Le paysan est une statistique de production. Le soldat est une unité de force. La femme est un vecteur de natalité. Et moi... moi, je suis la Loi. Une entité abstraite, froide, immuable.

Le miroir me renvoie l'image d'un homme que je ne reconnais plus. Mes traits se sont figés dans un masque de sérénité méprisante. Le regard est fixe, hanté par une clarté insoutenable. Je possède tout, et pourtant, mes mains sont vides. Je n'ai plus d'amis,

car on ne se lie pas d'amitié avec un ouragan ou une montagne. Je n'ai plus d'ennemis, car ceux qui osent s'opposer à moi sont effacés avant même d'avoir pu exister dans ma conscience.

Je me souviens de l'époque où je dormais à la belle étoile, entouré de mes compagnons d'armes. Nous partagions le vin aigre et le rire gras. Il y avait une odeur de sueur, de cuir et de feu de bois. C'était réel. C'était vivant. Aujourd'hui, l'air que je respire est filtré par des brûle-parfums d'argent qui exhalent de la myrrhe et de l'encens. Tout est propre. Tout est pur. Tout est mort.

Le vertige me saisit à nouveau. Un soir de fête, j'ai observé la cour depuis mon estrade surélevée. Les nobles dansaient, parés de soies et de bijoux, s'efforçant d'attirer mon regard par des pirouettes ridicules. Ils ressemblaient à des pantins dont je tenais les fils, mais des fils invisibles qui me brûlaient les doigts. J'ai eu une envie soudaine, violente, de hurler, de renverser les tables, de briser les lustres de cristal pour voir si, sous leur vernis de courtisans, coulait encore du sang véritable.

Je ne l'ai pas fait. La Loi ne hurle pas. La Loi observe.

L'isolement est le prix de la perfection. En voulant créer un ordre absolu, j'ai bâti ma propre prison. Chaque décret que je signe renforce les murs. Chaque loi que j'édicte ajoute un barreau à ma cage dorée. Je suis l'architecte, oui, mais je suis aussi la pierre angulaire, celle qui supporte tout le poids de l'édifice et qui, par conséquent, ne peut plus bouger sans que tout s'écroule.

Parfois, la nuit, j'entends le vent s'engouffrer dans les couloirs du palais. Il apporte avec lui des échos de la ville en contrebas. Des rires, des cris, des pleurs. Ce sont les sons de la vie, désordonnée, chaotique, magnifique. J'écoute ces bruits comme un naufragé écoute le chant des sirènes. Ils me rappellent que je suis encore un homme, malgré le marbre, malgré la couronne, malgré le mensonge.

Mais au matin, la lucidité glaciale revient. Je revêts ma tenue d'apparat, je lisse mon visage pour qu'aucune émotion n'y transparaisse, et je retourne à ma tâche. Je continue de sculpter cet Empire des Cendres, de polir ses surfaces jusqu'à ce qu'elles brillent d'un éclat aveuglant.

Je sais que le peuple commence à me diviniser. Ils racontent que je ne dors jamais, que je ne mange plus, que mon sang est devenu de l'encre d'or. Et le pire, c'est que je commence à les croire. C'est là que réside la véritable déconnexion. Quand on finit par accepter l'image que les autres projettent sur nous, on cesse d'exister par soi-même.

Je suis devenu le fantôme de mes propres ambitions.

Le ciel est d'un bleu d'acier aujourd'hui. Un rapace plane au-dessus de la citadelle, porté par les courants thermiques. Je l'envie. Lui au moins possède la liberté de descendre, de piquer vers la terre pour y saisir sa proie, de sentir l'herbe sous ses serres. Moi, je suis condamné à rester ici, sur cette cime isolée, à contempler l'immensité d'un domaine qui n'a de réalité que celle que je lui donne.

L'Empire est vaste, mais ma chambre est petite. L'Empire est puissant, mais je suis las. L'Empire est éternel, mais je sens déjà la morsure du néant.

Je pose mes mains sur le rebord de pierre froide. Mes doigts sont longs, pâles, effilés par l'exercice du pouvoir administratif. Ils n'ont plus la corne des poignées d'épées, ni les cicatrices des combats de rue. Ils sont les mains d'un dieu de papier.

Je regarde le soleil se coucher, embrasant l'horizon de lueurs orangées et violettes. C'est une vision d'une beauté à couper le souffle, un incendie céleste qui semble célébrer la fin des temps. Mais même cette splendeur me laisse de marbre. Je ne vois qu'une transition lumineuse, un changement d'état atmosphérique. L'émerveillement est un luxe que j'ai troqué contre la compréhension.

Et alors que l'ombre gagne la ville, que les premières lanternes s'allument en bas comme des étoiles tombées au sol, je ressens ce froid intérieur, cette amertume qui ne me quitte plus. Je suis au sommet de la pyramide humaine, là où tout converge, là où tout s'achève.

Le vertige n'est plus une sensation, c'est mon état naturel. Je ne règne pas sur un peuple. Je règne sur un vide immense que j'ai moi-même creusé. L'Empire des Cendres n'est pas sous mes pieds, il est en moi. Et dans ce silence sépulcral, j'attends que le vent emporte enfin le dernier vestige de l'homme que j'étais, pour ne laisser que la statue, magnifique et morte, de la Loi.

Chapitre 5

Le Murmure des Suppliciés

****CHAPITRE : Le Murmure des Suppliciés****

La nuit est tombée sur la capitale, mais elle n'apporte aucun repos. Elle n'est qu'un voile plus sombre jeté sur une agonie qui ne finit jamais. Depuis mon balcon de basalte, je contemple l'immensité de ma création. Les lanternes s'estompent, laissant place à une obscurité ponctuée par les feux de garde, ces points de vigilance qui rappellent à chacun que l'œil de l'Empire ne se ferme jamais.

Le silence, ici, n'est pas l'absence de bruit. C'est une tension, un étouffement. C'est le son de millions d'hommes et de femmes qui retiennent leur souffle, de peur qu'un soupir trop fort ne soit interprété comme une sédition. On l'appelle le « Murmure ». Ce n'est pas un son que l'on entend avec les oreilles, mais une vibration que l'on ressent dans la moelle des os. C'est la plainte sourde d'un peuple que j'ai brisé, non par cruauté gratuite, mais par nécessité géométrique.

J'ai compris, très tôt, que le respect est une monnaie instable. Il dépend de la gratitude, de l'admiration, de la reconnaissance — autant de sentiments volatils qui se consomment au premier hiver rigoureux, à la première famine, à la première rumeur. Pour bâtir un Empire de Cendres qui puisse durer mille ans, il me fallait une fondation plus dense, plus lourde, plus prévisible.

J'ai choisi la peur.

La peur ne faiblit pas. Elle ne demande pas d'amour. Elle ne nécessite aucune explication. Elle est un langage universel, une grammaire que même le plus ignorant

des serfs comprend instantanément. J'ai institutionnalisé la terreur pour en faire l'unique ciment de la société. Ce n'est plus un outil de crise, c'est le mode normal de gouvernance. Chaque décret, chaque loi, chaque geste administratif est désormais enveloppé dans le linceul de la menace.

Quand je marche dans les couloirs du palais, les gardes ne me saluent pas avec la fierté de ceux qui servent un héros. Ils s'immobilisent, les yeux fixés sur le vide, le corps parcouru d'un tremblement imperceptible. Je sens leur sueur froide, je sens leur cœur cogner contre leur plastron de fer. Ils ne m'aiment pas. Ils m'évitent comme on évite une catastrophe naturelle. Et dans cette répulsion, je trouve ma plus grande sécurité. Un homme qui vous aime peut vous trahir par passion ou par déception. Un homme qui vous craint est un rouage parfaitement prévisible.

Pourtant, cette certitude a un prix qui me dévore de l'intérieur.

Je me souviens — ou peut-être est-ce une illusion que mon esprit mourant a forgée — d'une époque où les foules m'acclamaient. Leurs voix étaient chaudes, pleines d'un espoir naïf. Ils voyaient en moi un sauveur, celui qui allait redresser les torts et ramener la lumière. Aujourd'hui, quand je traverse la cité dans ma litière close, le silence qui m'accompagne est plus tranchant qu'une lame. Les rues se vident. Les fenêtres se ferment. Les mères cachent le visage de leurs enfants contre leur sein. Je suis devenu le croque-mitaine de ma propre nation.

L'érosion du respect a laissé place à un vide abyssal. On n'obéit plus à la Loi parce qu'elle est juste, on y obéit parce que l'ombre du bourreau plane sur chaque carrefour. J'ai transformé mes juges en comptables de la souffrance. Leurs tribunaux ne cherchent plus la vérité, ils cherchent l'exemple. Il faut que le sang coule régulièrement, non par vengeance, mais pour maintenir le niveau nécessaire de pression atmosphérique. Si la peur baisse d'un degré, la structure entière vacille.

Le Murmure... écoutez-le. Il monte des prisons souterraines, des mines de soufre, des

quartiers ouvriers où l'on meurt de faim en silence. C'est le son des chaînes qui s'entrechoquent, des râles étouffés, des prières adressées à des dieux que j'ai moi-même proscrits. Ce murmure est ma seule compagnie. Il est le chant de mon Empire.

Parfois, dans l'intimité de mes appartements, j'ai envie de hurler. J'ai envie de descendre dans la rue, de prendre un citoyen par les épaules et de le secouer jusqu'à ce qu'il me regarde dans les yeux, jusqu'à ce qu'il me voie, moi, l'homme derrière le masque d'airain. Je voudrais qu'il me crache au visage, qu'il m'insulte, qu'il montre une once de cette dignité humaine que j'ai méthodiquement broyée. Mais je sais qu'il ne le fera pas. Il s'effondrera sur ses genoux, il suppliera pour sa vie, il baisera mes bottes avec une servilité écœurante.

J'ai réussi. J'ai créé le sujet parfait : un homme sans volonté, une ombre qui rampe. Et en faisant cela, j'ai condamné mon règne à la solitude absolue.

Le froid me gagne. Ce n'est pas le vent nocturne, c'est ce froid intérieur dont je parlais, cette amertume de celui qui a gagné la partie mais qui a perdu le monde. Je suis le sculpteur qui, à force de vouloir une statue parfaite, a fini par transformer son modèle vivant en pierre. L'Empire est stable, oui. Il est immobile. Il est mort.

Je regarde mes mains à la lueur d'une bougie qui vacille. Elles sont propres, techniquement. Je ne manie plus l'épée. Je signe des ordres. Des milliers d'ordres. Des transferts de populations, des exécutions sommaires, des quotas de travaux forcés. Chaque trait de plume est un coup de fouet, chaque sceau de cire est une goutte de sang. Mais le papier ne crie pas. Il est lisse, froid, indifférent. Comme moi.

L'homme que j'étais autrefois — celui qui croyait à la justice, celui qui aimait le rire d'une femme et le goût du vin partagé — n'est plus qu'un fantôme qui me hante. Il me regarde avec pitié. Il me demande : « Est-ce là ton triomphe ? »

Et je lui réponds, avec la lucidité glaciale des condamnés : « C'est la seule façon de tenir les ténèbres à distance. »

Mais la vérité est ailleurs. La vérité est que je suis devenu les ténèbres. Pour protéger l'ordre, je suis devenu le monstre. Pour empêcher le chaos, j'ai tué la vie.

L'institutionnalisation de la terreur n'a pas seulement érodé l'âme de mon peuple, elle a liquéfié la mienne. Il ne reste plus de moi qu'une fonction, une nécessité historique, un pivot autour duquel tourne une machine de douleur.

Le Murmure semble s'intensifier à mesure que la nuit s'approfondit. C'est peut-être le vent dans les piliers du palais, ou peut-être est-ce la somme de toutes les haines que j'ai semées et qui commencent à germer dans l'ombre. Je sais qu'un jour, ce murmure deviendra un hurlement. Un jour, la peur sera si totale qu'elle se transformera en une rage désespérée, la rage de ceux qui n'ont plus rien à perdre, pas même leur humanité, puisque je la leur ai déjà prise.

Mais ce jour n'est pas encore venu. Pour l'instant, le silence règne. Un silence de mort, un silence de cendre. Je m'assois sur mon trône, cette chaise de métal froid qui ne m'apporte aucun confort, et je ferme les yeux.

Je suis le Maître de l'Empire. Je suis l'architecte du vide. Et dans le murmure des suppliciés, je trouve enfin la seule vérité qui me reste : je suis le plus prisonnier de tous, car je suis le seul à savoir que nous sommes déjà en enfer, et que c'est moi qui en ai construit les murs.

Le vent emporte enfin le dernier vestige de l'homme que j'étais. Je ne suis plus qu'une statue. Magnifique, certes. Mais d'une froideur que même le soleil de demain ne saura réchauffer. L'Empire des Cendres attend son prochain sacrifice, et je sais, avec une certitude amère, que ce sera moi. Pas par la lame d'un assassin, mais par l'érosion lente de mon propre cœur, changé en pierre par la Loi que j'ai moi-même gravée dans la chair de mon peuple.

Chapitre 6

L'Autel du Narcisse

****CHAPITRE : L'AUTEL DU NARCISSE****

On ne gouverne plus les hommes quand on a déjà tout détruit. On les hante.

Le politique a ses limites ; il s'arrête là où commence la chair, là où finit la patience des peuples. Mais le culte, lui, ne connaît pas de frontière. Quand j'ai compris que mon règne ne tenait plus que par l'inertie de la terreur, j'ai cessé de vouloir être un chef pour devenir une géographie. J'ai voulu que mon visage soit la seule ligne d'horizon possible pour quiconque oserait lever les yeux.

C'est ainsi qu'a commencé l'ère du marbre.

J'ai fait appeler les architectes, ces hommes aux mains blanches qui ne voient le monde qu'en volumes et en angles morts. Je les ai reçus dans la pénombre de ma salle d'audience, là où le froid semble suinter des murs. Je ne leur ai pas demandé des palais, ni des ponts, ni des greniers pour nourrir ce qu'il reste de mon peuple. Je leur ai ordonné de bâtir mon écho.

« Je veux que chaque place, chaque carrefour, chaque ruelle sans issue me renvoie mon image », leur ai-je dit. « Je veux que le paysan, en courbant l'échine sur une terre stérile, voie mon ombre s'étendre sur son sillon. Je veux que le condamné, avant que la lame ne tombe, croise mon regard de pierre et y cherche une clémence qu'il ne trouvera pas. »

Ils sont partis en tremblant, et bientôt, le chant des ciseaux sur la pierre a remplacé

celui des oiseaux, disparus depuis longtemps sous le ciel de cendre.

L'Autel du Narcisse. Ce n'est pas le nom officiel, bien sûr. Pour la foule, c'est le « Monument de la Concorde Éternelle ». Mais pour moi, dans le secret de mes nuits sans sommeil, c'est l'autel où je sacrifie chaque jour ce qu'il me reste de pudeur et d'humanité. C'est le miroir de ma propre dévoration.

Je me souviens du jour où l'on a dévoilé la Grande Statue sur la Place des Supplices. Douze mètres de marbre immaculé, arraché aux entrailles des montagnes du Nord au prix de centaines de vies. J'étais là, minuscule au pied de ce géant qui me ressemblait comme un frère parfait, un frère sans doute, sans peur, sans cette lassitude qui me ronge les os.

La foule était immense. Un océan de visages gris, de mains calleuses, de regards éteints. Ils ont applaudi. Ils ont hurlé mon nom jusqu'à s'en déchirer la gorge. J'écoutais ce bruit, ce fracas de dévotion forcée, et je ne ressentais qu'une amertume glaciale. Ils n'adoraient pas l'homme. Ils n'adoraient même pas le chef. Ils adoraient leur propre peur, pétrifiée dans une forme qu'ils pouvaient enfin nommer.

En me voyant ainsi multiplié, décliné en bustes de bronze, en bas-reliefs colossaux, en effigies de bois précieux, j'ai compris la nature de ma métamorphose. Je n'étais plus un être de sang et de bile. J'étais devenu un concept. Une Loi faite chair, puis la chair faite pierre.

Le Narcisse ne tombe pas amoureux de lui-même par vanité. C'est une erreur de lecture. Il se contemple parce qu'il est le seul témoin de sa propre disparition. Il cherche dans le reflet la preuve qu'il existe encore, alors que tout autour de lui s'effondre. Chaque statue que j'ai fait ériger est un cri de détresse que je lance au vide. Je sature l'espace de mon image pour masquer l'absence de mon âme.

J'ai poussé le vice jusqu'à instaurer le Rite du Regard. Chaque matin, au lever du

soleil, les citoyens doivent se tourner vers la statue la plus proche et réciter les Liturgies de la Cendre. Je les regarde faire depuis mon balcon. Je vois ces milliers de têtes s'incliner devant des blocs de pierre froide. C'est une comédie grotesque, une chorégraphie de la soumission dont je suis le seul spectateur lucide.

Parfois, je descends incognito, enveloppé dans une cape de bure, pour marcher parmi eux. Je m'arrête devant mes propres monuments. Je touche le marbre. Il est plus lisse, plus noble que ma propre peau. J'ai vu des femmes déposer des fleurs fanées au pied de mes bottes de bronze. J'ai vu des vieillards pleurer en embrassant le socle où est gravé mon nom. Qu'espèrent-ils ? Que la pierre ait plus de cœur que l'homme ? Ils se trompent. La pierre est fidèle à son origine : elle est sourde, aveugle et pesante.

Mon empire est devenu une galerie de miroirs où je suis condamné à me croiser à chaque tournant. Dans les écoles, on n'apprend plus l'histoire du monde, on apprend l'histoire de mes victoires, réelles ou inventées. Dans les tribunaux, on ne juge plus au nom de la justice, mais au nom de ma Gloire. La fonction politique s'est dissoute dans le sacré. Je ne gère plus des budgets ou des armées ; je gère une théologie du néant.

L'amertume qui m'habite est un poison lent. Je sais que ces monuments me survivront, et c'est là ma plus grande défaite. Dans mille ans, quand l'Empire des Cendres ne sera plus qu'un souvenir poussiéreux, ces statues seront encore là, émergeant du sable. Les voyageurs se demanderont quel dieu cruel nous servions, sans comprendre que le dieu et le serviteur n'étaient qu'une seule et même victime.

Je me suis enfermé dans ce culte de la personnalité comme on s'enferme dans un sarcophage d'or. Chaque nouvel édifice est une pierre de plus au mur de ma prison. Je voulais être partout pour ne plus être nulle part. Je voulais être éternel pour ne plus sentir le temps me filer entre les doigts comme un sable brûlant.

Hier, j'ai ordonné la construction d'un mausolée plus vaste que le palais lui-même. Une pyramide de basalte noir qui couvrira l'ombre de la ville haute. On y gravera mes

exploits, mes décrets, mes colères. Au centre, sous une coupole de verre, reposera mon trône de fer.

Je m'y suis assis cet après-midi, alors que les ouvriers s'affairaient encore. Le silence était d'une densité effrayante. J'ai regardé les murs nus, attendant que l'orgueil me réchauffe, qu'une étincelle de triomphe vienne enfin illuminer ce crépuscule intérieur. Rien n'est venu. Rien qu'un frisson, une certitude tranquille : je suis l'architecte de ma propre solitude.

L'Autel du Narcisse est achevé. Le sacrifice est consommé. Le culte peut continuer, avec ses encens fétides et ses chants monotones. Je peux bien être un dieu pour ce peuple de spectres, cela n'aura jamais l'odeur d'une seule minute de vraie vie.

Je sors sur le balcon. Le soleil décline, jetant de longs ombres sanglantes sur la ville. En bas, sur la grande place, ma statue géante semble s'embraser sous les derniers rayons. Elle est magnifique. Elle est terrible. Elle est tout ce que je ne suis plus.

Je ferme les yeux et je murmure mon propre nom, comme une insulte ou une prière. Le vent de cendre me répond seul. Le Maître de l'Empire n'est plus qu'une légende que je me raconte à moi-même pour ne pas hurler devant le vide que j'ai créé.

Demain, je ferai abattre les derniers arbres du parc impérial pour ériger une colonnade à ma gloire. Il ne doit rien rester de vivant qui puisse me distraire de ma propre image. C'est le prix de l'éternité : un désert de marbre où je serai enfin, pour toujours, le seul habitant de mon propre enfer.

Chapitre 7

La Nuit des Longues Ombres

La nuit ne tombe pas sur l'Empire des Cendres ; elle semble sourdre du sol, comme une vapeur noire s'échappant des dalles de basalte. Ici, le crépuscule n'est pas une transition, c'est une sentence.

Je suis retourné dans mes appartements privés, mais les murs eux-mêmes semblent avoir reculé, me laissant seul au centre d'un espace trop vaste pour un seul homme, fût-il un dieu. L'air est saturé de l'odeur de la cire froide et de ce métal ancien qui compose ma couronne. Une migraine sourde bat contre mes tempes, un tambourinement rythmé par les battements d'un cœur que je voudrais voir s'arrêter.

Le silence est un traître. Il transporte les échos de murmures que personne n'a prononcés, ou peut-être sont-ce les spectres de mes propres pensées qui complotent contre moi. Depuis combien de temps n'ai-je pas dormi sans une dague nue sous mon chevet ? Depuis combien de temps chaque sourire que l'on m'adresse ne m'apparaît-il plus que comme une grimace de peur ou le masque d'une ambition prête à m'égorger ?

On appelle cette nuit la Nuit des Longues Ombres. Le nom est de moi. Il me plaît. Il décrit avec une précision chirurgicale l'état de mon âme : une lumière qui décline et des ténèbres qui s'étirent, déformant tout ce qu'elles touchent.

Ils étaient trois à attendre dans l'antichambre. Mes derniers « fidèles ». Le mot me brûle la gorge. Kaelen, mon général de cavalerie, celui qui a piétiné les royaumes de l'Ouest pour m'offrir leur poussière. Elara, la grande prêtresse, dont les chants ont autrefois apaisé mes fièvres de conquérant. Et enfin, le vieux Valérius, mon mentor,

celui qui m'a appris à lire dans les étoiles et dans le cœur des hommes.

Je les ai fait entrer. Les flammes des torches vacillaient à leur passage, projetant sur les murs des silhouettes grotesques, des géants de suie qui semblaient se moquer de leur petitesse.

« Sire », a murmuré Valérius. Sa voix, autrefois si ferme, tremblait comme une feuille morte. « Le décret concernant le parc impérial... les arbres... »

Je l'ai coupé d'un geste. Ma main, blanche comme l'ivoire de mon trône, semblait appartenir à un cadavre.

« Le parc n'est plus, Valérius. Il est le vestige d'une faiblesse que je ne peux plus me permettre. La sève est une insulte au sang que j'ai versé. Demain, il n'y aura plus que du marbre. »

Il a levé ses yeux embués vers moi. J'y ai lu une pitié insupportable. La pitié est le poison des rois. C'est elle qui nous rend vulnérables, qui nous rappelle que nous sommes pétris de la même boue que ceux que nous écrasons.

« Vous tuez le peu de vie qu'il reste dans ce monde, Alexandre », a-t-il dit doucement. « Vous vous emmurez vivant. »

À ce moment précis, j'ai senti la bascule. Ce déclic glacé dans la poitrine qui transforme un homme en monument. La paranoïa n'est pas une folie, c'est une lucidité exacerbée. Je voyais enfin clair. Valérius ne parlait pas pour le peuple, ni pour l'histoire. Il parlait pour me garder petit. Pour maintenir sur mon épaule cette main paternelle qui n'avait plus lieu d'être. S'il aimait tant les arbres, c'est qu'il espérait voir ma propre fin avant la leur.

Je me suis tourné vers Kaelen. Le guerrier. L'homme d'action.

« Et toi, général ? Tu trouves aussi que je m'emmure ? »

Kaelen a posé la main sur le pommeau de son épée — un réflexe, sans doute, mais pour moi, c'était l'aveu d'un régicide en puissance. Il a hésité. Cette hésitation a scellé son destin. Dans le silence d'une chambre impériale, une seconde de doute pèse plus lourd qu'une trahison avérée.

« Je vous sers, Sire. Mais mes hommes... ils ont besoin de voir autre chose que des statues et des cendres. Ils murmurent que l'Empire est devenu un tombeau. »

« Alors ils seront les gardiens de ce tombeau », ai-je répondu d'une voix que je ne reconnaissais pas. Une voix dénuée de toute chaleur, plate comme une lame de rasoir.

Elara n'a rien dit. Elle me fixait avec une terreur lucide. Elle savait. Elle a toujours su lire les courants de l'invisible. Elle voyait l'ombre derrière moi s'agrandir, dévorer les derniers vestiges de l'homme qu'elle avait aimé, ou cru aimer, sous l'armure.

J'ai fait un signe aux gardes de l'ombre, ceux qui ne parlent jamais, ceux dont l'âme a été broyée pour ne laisser place qu'à l'obéissance.

Le massacre fut silencieux. C'est la marque de ma puissance désormais : même la mort n'ose plus faire de bruit en ma présence. Kaelen a tenté de dégainer, mais un fer froid lui a percé la gorge avant que l'acier ne quitte le fourreau. Elara s'est agenouillée, fermant les yeux, murmurant une prière à des dieux qui m'avaient déserté depuis longtemps. Valérius, lui, est resté debout. Il m'a regardé jusqu'au bout, avec cette tristesse infinie, tandis que la dague s'enfonçait dans son vieux cœur.

Lorsqu'ils furent traînés dehors, laissant derrière eux de longues traînées sombres sur le sol poli, je suis resté seul.

Le dernier lien avec mon passé venait d'être rompu. Valérius était ma conscience. Elara était ma beauté. Kaelen était ma force. En les tuant, je me suis amputé de moi-même. Mais quelle importance ? Un dieu n'a pas besoin de conscience, de beauté ou de force humaine. Un dieu est un fait. Immuable. Éternel.

Je suis retourné sur le balcon. La ville en bas est une mer d'ombres. Ma statue, maintenant que le soleil est couché, n'est plus qu'une silhouette noire découpée sur un ciel de plomb. Elle ressemble à un gardien veillant sur un cimetière vide.

Je ressens une libération atroce. Plus personne n'est là pour me juger. Plus personne pour me rappeler que j'ai un jour ri, que j'ai un jour pleuré, que j'ai un jour espéré. Je suis enfin pur. Pur comme le néant.

La paranoïa qui me rongait s'est apaisée pour laisser place à une certitude polaire : je suis le seul habitant légitime de cet empire. Les autres n'étaient que des figurants dans le drame de ma divinité. En les éliminant, je n'ai pas commis un crime, j'ai fait le vide autour de l'autel.

Le vent se lève, portant avec lui le goût de la suie. Demain, les haches s'attaqueront aux arbres. Les derniers nids tomberont. Les dernières racines seront arrachées. Le parc deviendra une esplanade de marbre blanc, lisse comme un miroir, où je pourrai contempler mon propre reflet sans que le mouvement d'une feuille ne vienne troubler ma solitude.

Je murmure à nouveau mon nom. Il ne résonne plus. Il s'éteint dès qu'il quitte mes lèvres, absorbé par l'immensité de ma propre vacuité.

Je suis le Maître de l'Empire des Cendres. Je suis le souverain de tout ce qui ne respire plus. Et dans cette nuit qui s'étire à l'infini, je comprends enfin que l'éternité n'est pas une victoire. C'est un long cri silencieux que l'on finit par ne plus entendre à force de l'habiter.

Le marbre sera ma peau. La cendre sera mon souffle. Et je serai, pour toujours, le dieu de mon propre enfer, couronné de vide, entouré de longues ombres qui, désormais, ne sont plus celles des autres, mais les miennes, multipliées à l'infini par la solitude absolue de mon pouvoir.

Chapitre 8

Le Glas de l'Obéissance

Le fracas des haches contre les derniers chênes du parc n'est pas un bruit de chantier, c'est une exécution. Chaque coup porté au bois centenaire résonne dans ma poitrine comme un battement de cœur étranger, un rythme que je ne reconnais plus. J'observe, depuis les hauteurs de mon balcon de basalte, les géants de sève s'effondrer dans un nuage de poussière dorée. Demain, les dalles de marbre blanc seront posées. Demain, la perfection de l'inerte remplacera le désordre de la vie.

Je pensais que le silence serait mon allié le plus fidèle. Je pensais qu'en supprimant le frémissement des feuilles et le chant des oiseaux, je ferais enfin taire les voix qui hantent mes insomnies. Mais le silence est un miroir trop poli ; il ne renvoie que l'image de ma propre déchéance.

C'est alors que le premier rapport est arrivé. Pas une dépêche de guerre, pas un cri d'alarme de mes généraux, mais un murmure glacé apporté par un messager dont les mains tremblaient plus que de coutume.

« Sire, dans le quartier des Tanneurs... ils ont cessé de travailler. »

Je me suis tourné vers lui, l'ombre de ma couronne pesant sur mon front comme un étau.

« Ils demandent du pain ? Des réformes ? Des baisses d'impôts ? »

Le messager a dégluti, ses yeux fuyant les miens. « Non, Sire. Ils ne demandent rien. Ils sont simplement assis. Ils vous regardent passer depuis les fenêtres, mais leurs mains restent mortes. Ils ont cessé d'obéir. »

J'ai ri. Un rire sec, comme le craquement d'une branche morte. L'obéissance n'est pas un choix, c'est une loi de la physique dans mon empire. On n'arrête pas d'obéir comme on décide de ne plus boire de vin. La peur est le ciment de mes murs, et la peur ne prend jamais de repos.

Pourtant, en descendant dans la rue quelques heures plus tard, escorté par ma garde de fer dont les armures cliquetaient avec une arrogance déplacée, j'ai senti le changement. L'air était lourd d'une électricité nouvelle. Ce n'était pas la haine ardente des révolutions habituelles, cette chaleur de sang et de sueur qui pousse les hommes aux barricades. C'était quelque chose de bien plus terrifiant : une indifférence minérale.

Sur la place de la Vieille-Porte, des milliers de personnes étaient rassemblées. Elles ne criaient pas. Elles ne brandissaient pas de poings. Elles se tenaient là, debout ou assises sur les pavés gras, les bras ballants.

Je me suis avancé, seul, au-devant de ma garde. Je voulais qu'ils voient mon visage. Je voulais que l'éclat de mon autorité les brûle, qu'ils se souviennent de qui j'étais : celui qui avait dompté les tempêtes et transformé les cités rebelles en brasiers de souvenirs.

« Pourquoi ce silence ? » ai-je crié, ma voix ricochant contre les façades closes. « Qui vous a autorisés à rompre le cycle du labeur ? »

Un vieil homme s'est levé. Il était décharné, ses vêtements n'étaient que des loques imprégnées de la sueur des années passées à servir mon ambition. Il ne s'est pas incliné. Il n'a pas non plus craché à mes pieds. Il m'a regardé avec une pitié qui m'a glacé le sang plus sûrement qu'un poignard de givre.

« Nous avons découvert, Sire, que vous pouvez tout prendre, sauf notre absence de peur. Vous nous avez déjà tout arraché : nos fils, nos récoltes, nos rêves. Il ne nous

reste que notre souffle, et ce souffle, nous avons décidé de ne plus l'utiliser pour vous dire "oui". »

La colère a jailli en moi, une lame incandescente. « L'obéissance n'est pas une négociation ! » ai-je hurlé. « Gardes ! Faites-les plier ! »

Le choc a été brutal. Le métal a rencontré la chair. Les cris ont enfin jailli, déchirant la chape de plomb qui pesait sur la ville. Mais là où j'attendais la débandade, la fuite éperdue, la supplication, je n'ai trouvé qu'une inertie sanglante. Ils se laissaient frapper. Ils tombaient comme des poupées de chiffon, sans un regard vers leurs bourreaux, gardant leurs yeux fixés sur moi, ces milliers d'yeux qui me jugeaient et m'effaçaient.

J'ai saisi le bras d'un jeune homme que l'un de mes soldats s'apprêtait à achever. Ses côtes étaient brisées, sa lèvre fendue. Je l'ai forcé à me regarder.

« Demande grâce ! » lui ai-je soufflé à l'oreille, une note de désespoir vibrant malgré moi dans ma voix. « Reconnais-moi ! Dis-moi que je suis ton maître ! »

Il a souri. C'était un sourire atroce, bordé de rouge.

« Vous êtes le maître de la pierre, Sire. Mais personne n'habite dans une statue. »

C'est à cet instant précis que le sol a semblé se dérober sous mes pieds. La découverte a été brutale, limpide, dévastatrice : ma violence était impuissante. On peut contraindre un corps, on peut le briser, le disperser, le réduire en cendres, mais on ne peut pas forcer un cœur à battre par allégeance. Mon pouvoir, ce monument colossal que j'avais érigé sur des montagnes de cadavres, n'était qu'une illusion d'optique. Il ne tenait que par le consentement de ceux que je méprisais.

L'obéissance n'est pas le fruit de la force ; elle est le fruit d'un pacte invisible où celui qui sert accepte que celui qui commande a un sens. En devenant le Maître des Cendres, j'avais détruit le sens. J'avais tué le "pourquoi" de leur vie, et en le tuant,

j'avais rendu la mort inoffensive à leurs yeux.

Je suis rentré à mon palais alors que les premiers brasiers de la révolte commençaient à lécher les faubourgs. Mais ce n'étaient pas des feux de joie. C'étaient des feux de renoncement. Ils brûlaient leurs propres maisons, leurs propres biens, comme pour me signifier qu'il ne me restait plus rien à leur prendre.

Désormais, je marche dans mes couloirs déserts. Le marbre blanc est enfin posé dans le parc. Il est là, froid, lisse, parfait. Il brille sous la lune comme un linceul immense. Je m'y contemple, et ce que je vois me fait horreur. Je ne suis pas un dieu. Je suis un gardien de prison dans une cellule vide.

Le glas de l'obéissance a sonné. Ce n'est pas le son d'une cloche d'airain, c'est le bruit d'un million de portes qui se ferment dans l'âme de mes sujets. Ils ne me combattent pas avec des épées, ils me combattent avec leur vide, un vide qui répond au mien, une symétrie parfaite de désolation.

J'ai gagné la guerre contre le monde, mais j'ai perdu la guerre contre l'humain. Je possède la terre, mais je n'ai plus d'empire, car un empire sans âmes n'est qu'un cimetière dont je suis le seul spectateur.

L'amertume a le goût de la suie dans ma gorge. Je caresse le pommeau de mon épée, cet instrument de ma gloire passée, et je réalise qu'elle ne sert plus à rien. On ne peut pas décapiter une absence. On ne peut pas mettre aux fers une indifférence.

Le marbre sera ma peau. La cendre sera mon souffle. Et dans ce silence qui hurle ma défaite, je comprends que le véritable pouvoir n'était pas de se faire craindre, mais d'être nécessaire. Aujourd'hui, je suis l'être le plus inutile de cette terre. Je suis le souverain de tout ce qui ne respire plus, couronné de néant, attendant que la nuit m'emporte, moi et mon trône de solitude absolue.

Le glas continue de sonner à mes oreilles. Non pour eux qui meurent, mais pour moi qui reste, condamné à l'éternité d'un règne où plus rien, jamais, ne pourra être pardonné. Car pour pardonner, il faudrait qu'ils me regardent encore. Et pour eux, je ne suis déjà plus là.

Chapitre 9

Le Crépuscule des Idoles

Le silence qui s'est installé dans les couloirs du palais n'est pas celui de la paix, c'est celui d'une horlogerie dont le ressort a fini par casser.

Je marche seul dans les galeries de la Chancellerie, là où, hier encore, le froufrou des parchemins et le murmure obséquieux des secrétaires composaient la symphonie de ma puissance. Aujourd'hui, les dossiers jonchent le sol comme des feuilles mortes après un incendie de forêt. L'encre, cette substance avec laquelle j'ai tracé les frontières du monde et signé des arrêts de mort, n'est plus qu'une tache sèche sur un marbre qui ne reflète plus rien.

On m'avait dit que l'Empire était éternel parce qu'il était organisé. On m'avait vendu la bureaucratie comme l'armature d'un colosse. Quelle plaisanterie. Un empire sans fondations morales n'est qu'une échafaudage de papier mâché que la première pluie de colère suffit à dissoudre.

Je m'arrête devant le bureau du Grand Archiviste. La porte est grande ouverte. L'homme qui occupait ce siège, un dévot de la règle et de l'ordonnance, s'est enfui en emportant, j'imagine, les sceaux en or, laissant derrière lui les registres de taxes, les recensements, les titres de propriété. Je feuillette un registre au hasard. Des noms. Des milliers de noms de gens qui n'existent plus, ou qui, s'ils existent encore, ont déjà oublié le son de ma voix. Chaque ligne de ce livre était une chaîne que je croyais solide. Je réalise avec une amertume de fiel que ces chaînes ne tenaient que par le consentement de ceux qui les portaient.

L'insurrection n'a pas eu besoin de canons pour abattre l'administration. Elle a

simplement cessé d'y croire. Et dès l'instant où le dernier scribe a douté de la légitimité de son tampon, l'Empire s'est évaporé.

Dehors, le grondement de la foule monte comme une marée noire. Ce n'est pas le cri d'un peuple qui demande justice, c'est le hurlement d'une bête qui a compris que son dompteur n'avait plus de fouet. J'écoute les vitres brisées au loin. Chaque éclat de verre qui tombe est une loi qu'on piétine, un décret qu'on ignore, une hiérarchie qui s'effondre.

Le crépuscule des idoles a commencé. Les idoles, ce n'étaient pas seulement les statues à mon effigie que les émeutiers décapitent sur les places publiques. Les idoles, c'étaient les institutions. Le fisc, les tribunaux, les ministères. Nous pensions avoir bâti une structure capable de survivre à l'homme, mais nous n'avions bâti qu'une prison vide. Un système peut gérer des corps, il ne peut pas gouverner des âmes s'il ne leur offre rien d'autre que la peur et l'efficacité froide.

Je me souviens des conseils de mes ministres. « L'ordre avant tout, Sire. La morale est une faiblesse de poète. La rigueur administrative suppléera à la ferveur populaire. » Mensonges. Aujourd'hui, la rigueur s'est muée en désertion. Les préfets ont brûlé leurs uniformes pour se fondre dans la masse. Les juges ont ôté leurs robes pour ne pas être pendus avec. Ils ont compris, avant moi, que l'Empire n'était qu'un décor de théâtre dont on venait de couper les fils.

L'amertume me brûle la gorge comme de la suie. Je suis responsable. J'ai cru qu'on pouvait régner par la seule géométrie des pouvoirs, par l'équilibre des forces et la terreur des chiffres. J'ai oublié que pour qu'une pierre tienne sur une autre, il faut un ciment. Ce ciment, c'était la foi en quelque chose de plus grand que nous. Et nous l'avons broyé sous le talon de notre pragmatisme cynique.

Je pénètre dans la salle du Conseil. La grande table d'ébène est couverte de poussière. Un verre renversé a laissé une trace circulaire, comme une éclipse de soleil. C'est ici

que nous décidions du sort des provinces, que nous rations des destins d'un trait de plume. Nous nous prenions pour des dieux parce que nous avions des statistiques. Nous pensions que l'efficacité était une vertu, alors qu'elle n'était qu'un masque pour notre absence de cœur.

Un empire qui ne repose que sur la peur du gendarme et la précision du percepteur mérite de mourir. Je le vois maintenant, avec la lucidité glaciale des condamnés. Nous avons créé un mécanisme parfait, mais nous avons oublié d'y mettre de la vie. Et quand la vie a frappé à la porte, sous la forme d'une faim de dignité, d'un besoin de sens, le mécanisme a volé en éclats.

L'odeur de brûlé pénètre dans la pièce. Ils sont dans la cour. Je n'entends plus de gardes. Pourquoi resteraient-ils ? Pour défendre un trône qui ne représente plus que lui-même ? Pour protéger un souverain qui est devenu l'ombre d'un souvenir ?

Je m'approche de la fenêtre. En bas, les feux de joie s'allument avec les archives de la ville. Ils brûlent leur propre histoire, ils brûlent les preuves de leur servitude. Et moi, je les regarde faire, sans colère, avec une tristesse qui dépasse les larmes. Je ne les hais pas de me détruire. Je me hais d'avoir été si inutilement puissant.

J'ai passé ma vie à construire un temple à ma propre gloire, en pensant que la solidité des murs compenserait la vacuité de l'autel. Mais les murs tombent. Les idoles de marbre se brisent et révèlent qu'elles étaient creuses. Je suis la dernière idole, celle qui n'a pas encore été mise à bas, mais qui attend son tour dans l'ombre d'une salle vide.

Mon épée, posée sur la table, me semble un objet préhistorique. À quoi bon trancher des têtes quand c'est l'idée même de mon existence qui est abolie ? On ne combat pas une absence. On ne gagne pas contre un vide.

L'Empire des Cendres. Le nom était prophétique. Nous n'avons rien laissé derrière

nous que de la poussière. Pas une chanson, pas un idéal, pas un souvenir qui ne soit taché de sang ou de mépris. Nous avons été une parenthèse de béton dans l'histoire de l'humanité, et la parenthèse est en train de se refermer violemment.

Je m'assois sur mon siège, celui d'où j'ai dirigé tant de vies, et je réalise que je n'ai jamais été aussi seul. Le pouvoir est une île qui rétrécit à chaque vague de réalité. Aujourd'hui, l'île n'est plus qu'un grain de sable.

Ils montent les escaliers. Leurs pas sont lourds, désordonnés, vivants. C'est le bruit de la fin d'un monde, ou peut-être le début d'un autre, dont je ne ferai pas partie. Je ferme les yeux et je respire une dernière fois l'odeur du vieux papier et du bois ciré, ces parfums d'une administration qui s'éteint.

Le crépuscule est là. Les idoles sont à terre. Et moi, le souverain du néant, j'attends que la nuit m'efface, enfin libéré de la charge insupportable de régner sur un cimetière. Car au bout de l'amertume, il y a cette étrange et glaciale paix : celle de savoir que tout est fini, et que justice, d'une manière terrible et destructrice, est enfin rendue à l'absence de sens que j'ai moi-même instaurée.

Le glas ne sonne plus. Seul le crépitement des flammes m'accompagne. Mon empire n'est plus qu'une poignée de cendres, et je suis le vent qui va les disperser.

Chapitre 10

Le Banquet des Corbeaux

****CHAPITRE : LE BANQUET DES CORBEAUX****

Le bruit des bottes sur le marbre n'est plus qu'un métronome marquant les secondes qui me séparent de l'oubli. Ils sont dans la galerie des Glaces, sans doute. Je les imagine, ces libérateurs autoproclamés, le souffle court, les yeux brûlants de cette fureur vertueuse qui ne survit jamais à la victoire. Ils croient monter vers un trône ; ils ne font que gravir les marches d'un échafaud de pierre.

J'ai ouvert la dernière bouteille de Clos-Vougeot. Le vin est sombre, presque noir sous la lueur vacillante des incendies qui dévorent la ville basse. Une goutte s'écrase sur le parchemin que je ne finirai jamais d'écrire. Une tache de sang sur un linceul de papier.

On dira de moi que j'ai perdu la raison. Les historiens, ces charognards qui aiment disséquer les cadavres des empires, écriront que la folie m'a pris lorsque les premières lignes de défense ont cédé. Ils se trompent. Je n'ai jamais été aussi lucide. La destruction n'est pas un acte de démence, c'est l'ultime privilège du bâtisseur. Ce que ma main a édifié, ma main a le droit de le réduire en poussière.

On ne laisse pas un chef-d'œuvre entre les mains des barbares pour qu'ils le gribouillent de leurs espoirs médiocres.

Je me lève et marche vers la fenêtre. L'air est épais, chargé de la graisse des bibliothèques qui brûlent et du musc de la panique. En bas, la capitale est une plaie ouverte. Les flammes dansent un ballet obscène sur les toits de l'amirauté. J'ai

moi-même donné l'ordre. Les dépôts de poudre, les réserves de grain, les archives séculaires... Tout ce qui faisait l'ossature de ce pays n'est plus qu'un combustible.

C'est cela, le Banquet des Corbeaux.

J'ai dressé la table pour eux, mais j'ai empoisonné chaque plat. Ils voulaient un empire ? Je leur laisse un cimetière fumant. Ils voulaient la gloire ? Ils n'auront que la responsabilité de la famine. Ils croient m'arracher le pouvoir, mais je leur fais le plus terrible des cadeaux : le vide. On ne règne pas sur des cendres, on s'y salit seulement.

Le fracas d'une porte défoncée résonne au bout du couloir. Ils sont proches. Je sens leur odeur : la sueur, la poudre et cette arrogance insupportable de ceux qui croient que le monde peut recommencer à zéro. Les imbéciles. On ne recommence rien. On ne fait qu'ajouter une couche de débris sur les ruines précédentes.

Je me souviens de mon couronnement. Le poids de la couronne m'avait semblé, à l'époque, être celui de la responsabilité. Quelle erreur de jeunesse. Ce poids, c'était celui du mépris. Pour maintenir cet édifice debout, j'ai dû sacrifier l'homme que j'aurais pu être au profit du monstre que l'État exigeait. J'ai aimé ce peuple, d'une manière distante et chirurgicale, comme un sculpteur aime sa pierre. Mais la pierre a fini par se briser sous l'outil, et aujourd'hui, elle veut m'ensevelir.

Qu'il en soit ainsi.

Je retourne m'asseoir dans mon fauteuil de cuir usé. Je n'ai pas d'arme. À quoi bon ? On ne tue pas le vent, on ne fusille pas l'hiver. Je suis la fin de leur histoire, le point final mis avec une rage froide.

— Majesté.

La voix est rauque, hésitante. Ils sont là, sur le seuil. Ils sont cinq ou six, couverts de

poussière, les mains noires de crasse. Leurs fusils tremblent un peu. Au centre, le "Général" de la rébellion, un homme dont j'ai oublié le nom mais dont je reconnais l'ambition dévorante dans les yeux. Il cherche mon regard, espérant y trouver la terreur, la supplication, ou peut-être cette démence qu'il pourrait utiliser pour justifier son crime.

Je ne lui offre rien qu'un sourire las.

— Vous arrivez tard, dis-je d'une voix que je veux stable, presque amicale. Le dîner est servi, mais je crains que le cuisinier n'ait un peu trop forcé sur le feu.

Le chef des rebelles fait un pas en avant, évitant de regarder par la fenêtre l'étendue du désastre. Il veut ma couronne. Je la vois sur la table, ce cercle d'or froid qui ne signifie plus rien.

— Pourquoi ? demande-t-il enfin, la voix brisée par une sorte de détresse que je n'attendais pas. Pourquoi avoir tout brûlé ? C'était votre peuple. C'était votre héritage.

Je prends une gorgée de vin, savourant l'amertume du tanin sur ma langue.

— Mon héritage ? Non. C'était mon fardeau. Et vous, dans votre infinie bonté, vous vouliez m'en soulager. J'ai simplement voulu m'assurer que vous compreniez le prix de la liberté que vous réclamez. La liberté n'est rien sans l'ordre, et l'ordre, c'était moi. Sans moi, il ne reste que ce que vous voyez dehors : la vérité nue de l'homme. La violence et la faim.

Je pose mon verre. Le cristal tinte contre le bois. Un bruit cristallin, presque joyeux dans ce silence de mort.

— Vous avez gagné, poursuivis-je. Vous avez le palais. Vous avez le cadavre de la nation. Les corbeaux vont se régaler. Mais n'oubliez pas une chose, Général... Les

corbeaux ne construisent jamais de nid. Ils se contentent d'habiter ceux des autres jusqu'à ce qu'ils s'effondrent.

Il lève son arme. Ses hommes hésitent, intimidés par l'ombre immense que projette encore ma carcasse de souverain sur les murs vacillants. Ils sentent, au fond d'eux, que ma mort ne sera pas une libération, mais le début d'un long hiver qu'ils n'ont pas les épaules de porter.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, je vois encore les jardins de mon enfance, les statues de marbre blanc qui semblaient éternelles. Tout cela est devenu de la chaux vive.

Le pouvoir est une île qui rétrécit, disais-je. Et maintenant, l'eau m'arrive aux lèvres. C'est une eau noire, glacée, mais elle est calme. Elle est enfin paisible.

Une détonation.

Ce n'est pas un cri, juste un claquement sec, comme une branche qui casse sous le poids du givre. La douleur est une brève étincelle avant le grand silence. Je sens mon corps glisser, non pas vers le sol, mais vers cette nuit que j'ai moi-même appelée de mes vœux.

L'Empire des Cendres a enfin trouvé son véritable visage. Et dans le dernier battement de mon cœur, je ne ressens ni regret, ni haine. Seulement la satisfaction d'avoir été celui qui a éteint la lumière avant que l'obscurité ne soit imposée par d'autres.

Le banquet commence. Je laisse la place aux charognards. Mais la table est vide, et les invités ont déjà faim de ce qu'ils ont eux-mêmes détruit.

Tout est consommé. Tout est juste. Tout est fini.

Chapitre 11

La Solitude du Trône de Verre

Voici le récit de ces dernières heures, le cœur du vide, là où la pourpre n'est plus qu'une plaie béante.

CHAPITRE : La Solitude du Trône de Verre

Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est une créature vivante, un parasite qui s'engraisse de ce que nous avons été. Dans les galeries de mon palais, il a fini par dévorer l'écho des fanfares, le murmure des courtisans et jusqu'au froissement de la soie. Aujourd'hui, le silence est mon seul Premier Ministre. Il est le seul à ne pas m'avoir trahi, car il est le seul à ne rien me demander.

Je marche. Mes pas résonnent sur le marbre avec une insolence qui me surprend. Chaque impact est une détonation dans ce mausolée que j'appelle encore ma demeure. Les lustres de cristal, autrefois constellations privées suspendues à la voûte des plafonds, ne sont plus que des dents de glace prêtes à se décrocher. Ils ne brillent plus. La poussière a posé sur le monde un linceul gris, uniforme, démocratique. C'est peut-être cela, la véritable égalité : que tout finisse par avoir la même couleur de cendre.

Je me suis retiré ici, au cœur de l'araignée, tandis que les membres de l'Empire se détachaient un à un. On m'a dit que les faubourgs brûlaient. On m'a dit que les généraux s'arrachaient les lambeaux de nos cartes d'état-major. Je n'ai rien répondu. Qu'importe la perte d'une province quand on a déjà perdu le sens du mot « demain » ?

Je pousse les doubles portes de la salle du trône. Elles grincent comme des vieillards qu'on assassine.

Et le voilà.

Le Trône de Verre. Une folie de jeunesse, une commande passée à une époque où je croyais que la transparence était une forme de pureté. Il se dresse au centre de cette mer de pierre vide, haut, tranchant, translucide. Il ne cache rien. Ni la structure qui le soutient, ni la vulnérabilité de celui qui s'y assoit. C'est un siège de glace qui ne fond jamais, mais qui vous gèle le sang dès que vous l'effleurez.

Je m'y installe. Le froid traverse ma robe de cérémonie, mord mes chairs, cherche mon squelette. C'est une douleur familière, presque une caresse. On dit que le pouvoir est une ivresse. C'est faux. Le pouvoir est une anesthésie. On ne sent plus rien, sauf ce froid, cette distance absolue entre soi et le reste de l'humanité.

D'ici, je contemple mon royaume. À travers les hautes fenêtres brisées, je vois les fumées noires qui montent de la ville. L'Empire des Cendres. Le nom était prémonitoire. J'ai passé ma vie à bâtir des cathédrales de lois, des forteresses d'ordre, des monuments à ma propre gloire. Et maintenant, je suis le conservateur en chef d'un musée de ruines.

L'absurdité me remonte à la gorge comme une bile amère. J'ai eu droit de vie et de mort sur des millions d'hommes. Un geste de ma main pouvait déplacer des montagnes ou effacer des lignées. Et pourtant, dans cette salle immense, je suis incapable de commander à la poussière de cesser de tomber. Je suis le souverain du néant. Mon autorité s'arrête à la pointe de mes bottes. Si je hurlais un ordre maintenant, les murs me renverraient ma propre voix, déformée, moqueuse, me rappelant que les rois sans peuple ne sont que des fous en costume.

Je regarde mes mains. Elles sont sèches, tachées de vieillesse et d'encre. Elles ont signé des arrêts de mort avec la même indifférence qu'elles ont caressé des visages aimés, dont je ne me rappelle d'ailleurs plus les traits. Tout s'est effacé. La haine de mes ennemis était mon moteur, l'amour de mes sujets était mon carburant. Mais le moteur a cassé et le réservoir est à sec. Il ne reste que cette lucidité effrayante, ce crépuscule de l'âme où l'on réalise que le trône n'est qu'une chaise plus inconfortable que les autres.

Le verre du trône reflète la lumière agonisante du jour. Je me vois dedans, fragmenté, démultiplié. Un vieil homme au regard de pierre, piégé dans un bloc de cristal. Je ressemble à un insecte pris dans l'ambre.

Est-ce que j'éprouve du regret ? Non. Le regret est un luxe de ceux qui ont encore quelque chose à sauver. Je n'ai que le mépris. Un mépris glacial pour ceux qui s'entretuent dehors pour s'emparer de ce que je laisse. Ils pensent qu'ils vont hériter d'un empire. Ils ne vont hériter que de ma fatigue. Ils veulent la couronne ? Qu'ils la prennent. Elle est faite d'épines et de plomb. Ils veulent le sceptre ? C'est un bâton d'aveugle.

Le banquet des charognards va bientôt s'ouvrir. Je les entends presque, au loin, le tumulte de la populace et le pas cadencé des mutins. Ils croient qu'ils brisent des chaînes, alors qu'ils ne font que changer de geôlier. L'histoire est une roue qui tourne dans la boue ; elle avance, mais elle reste sale.

Je me redresse un peu sur mon siège de verre. Une arête vive me coupe le poignet. Un filet de sang rouge, d'un rouge presque indécent de vie, se met à couler le long du cristal transparent. C'est fascinant. C'est la seule chose qui bouge encore dans cette pièce. Mon sang voyage sur le trône, il s'insinue dans les ciselures, il marque mon territoire une dernière fois.

C'est ici que tout s'achève. Pas dans l'éclat d'une bataille finale, pas dans la dignité d'une abdication solennelle, mais dans l'intimité hideuse d'une chambre vide. J'ai vidé la coupe jusqu'à la lie, et la lie a un goût de fer et d'oubli.

Je ferme les yeux. Je n'ai plus besoin de voir ce qui m'entoure. Je connais chaque fissure de ce plafond, chaque ombre de ces colonnes. J'ai habité ce vide si longtemps qu'il fait désormais partie de moi. Je suis le vide.

Le fracas d'une porte qu'on enfonce, quelque part au rez-de-chaussée, me parvient comme un écho lointain. Ils arrivent. Ils sont impatients de dépecer le cadavre de leur propre destin. Ils trouveront un palais désert, un trône de verre taché et un homme qui a déjà quitté la pièce avant même qu'ils n'en franchissent le seuil.

C'est une fin honnête, je suppose. J'ai éteint les lumières. J'ai fermé les registres. L'Empire est une page blanche que l'on brûle pour se réchauffer un instant.

Le froid du verre est maintenant en moi. Je ne suis plus un homme, je suis une statue de sel. Et tandis que le premier coup de feu résonne, ce claquement sec qui va tout sceller, je ne ressens qu'une immense, une infinie satisfaction.

Celle d'avoir enfin terminé ma corvée de Dieu.

Tout est consommé. Tout est juste. Tout est fini.

Chapitre 12

L'Héritage de la Poussière

Le coup de feu n'a pas été une douleur. Ce fut une délivrance, un point final brusque au bas d'une page trop raturée. Je m'attendais à l'obscurité, à ce grand saut dans le noir dont parlent les poètes et les lâches, mais ce qui est venu est plus étrange, plus froid. Je suis devenu le témoin invisible de mon propre naufrage.

Je flotte au-dessus des débris de ma vie, une conscience désincarnée qui observe l'agonie de ce que j'appelais, autrefois, ma gloire.

Ils sont entrés, enfin. Les portes de chêne massif, celles que je pensais éternelles, ont cédé sous la poussée de la haine et de la faim. Le fracas des gonds qui lâchent a résonné dans la salle du trône comme le rire d'un dieu moqueur. J'ai vu leurs visages : des masques de sueur, de suie et d'avidité. Ce sont mes enfants, d'une certaine manière. J'ai engendré leur colère par mon silence ; j'ai nourri leur désespoir par mon indifférence.

Ils se ruent sur les reliques. Ils arrachent les tapisseries qui narraient mes conquêtes, ignorant que les fils de soie sont déjà dévorés par les mites. Ils brisent les coffres de cèdre, s'attendant à y trouver l'or du royaume, mais n'en tirent que des registres de dettes et des traités oubliés. Leurs cris de joie se muent rapidement en grognements de frustration. Ils cherchent un trésor là où il n'y a plus qu'une sépulture.

C'est cela, l'héritage de la poussière.

Je les regarde piétiner mon cadavre. Il est là, affalé sur le trône de verre, une marionnette dont on a coupé les fils. Ma tête est renversée, les yeux vitreux fixant ce

plafond que je connais si bien. Ils me frappent, m'insultent, comme s'ils pouvaient encore m'atteindre. Ils ne comprennent pas que je suis déjà ailleurs, dissous dans l'air vicié de cette pièce, devenu le silence même qui finit par absorber leurs cris.

J'ai passé quarante ans à bâtir ce que je croyais être un monument à la civilisation. J'ai tracé des routes qui ne mènent nulle part, érigé des forteresses qui protégeaient des villes fantômes, et promulgué des lois pour un peuple qui n'existait que dans mes rapports ministériels. J'étais le géomètre d'un mirage. Chaque pierre posée était une couche supplémentaire de solitude. Chaque victoire militaire n'était qu'un acre de désert de plus annexé à mon ennui.

On m'appelait le "Roi-Soleil des Cendres" vers la fin. Je pensais que c'était une insulte ; c'était en réalité une définition exacte. Je ne brillais que parce que tout autour de moi se consumait.

L'amertume me remonte à la gorge, une sensation fantôme. J'éprouve une pitié glaciale pour ces hommes qui pillent mes restes. Ils pensent que ma chute est leur commencement. Ils croient que le sang versé sur ce marbre fertilisera une terre nouvelle. Les pauvres fous. Ils héritent d'un empire en phase terminale, d'une terre épuisée dont j'ai sucé la sève jusqu'à la dernière goutte pour alimenter mes rêves de grandeur. Ils ne se partagent pas un royaume, ils se disputent les lambeaux d'un linceul.

Je me souviens de l'odeur de l'encre fraîche sur les décrets de mobilisation. Je me souviens de la sensation de l'anneau sigillaire pressant la cire chaude. À l'époque, chaque geste me semblait lourd de destin. Aujourd'hui, avec la lucidité brutale de la mort, je vois la vérité : c'était du théâtre. Une pièce jouée devant une salle vide, où le seul spectateur était mon propre orgueil.

La vanité est une drogue lente. Elle vous persuade que le monde tourne autour de votre axe, que vos douleurs sont des tragédies cosmiques et que votre mort laissera un

trou béant dans le tissu de la réalité. Mais le monde s'en moque. Le vent continue de souffler dans les couloirs du palais, emportant avec lui les cendres de mes archives. La poussière retombe déjà sur les intrus, sur le sang, sur mon corps immobile. Elle égalise tout. Elle est la seule souveraine légitime.

Un homme s'approche de mon trône. Il porte les haillons d'un ouvrier, mais ses yeux brillent de la fièvre des fanatiques. Il brandit ma couronne, ce cercle d'or et de diamants que j'ai porté comme un carcan pendant des décennies. Il la lève au ciel en hurlant une victoire qui ne veut rien dire. Il ne voit pas que l'or est terni, que les pierres sont ébréchées. Il ne sent pas le poids de la malédiction qu'il vient de ramasser.

Dans quelques mois, il sera assis là où je me tenais. Il découvrira que le pouvoir n'est pas une puissance, mais une érosion. Il apprendra que régner, c'est regarder tout ce que l'on aime s'effriter entre ses doigts jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le grain de sable originel.

Je commence à m'effacer. Les contours de la salle de bal deviennent flous. Les visages de mes assassins se fondent dans le gris des murs. La satisfaction que je ressentais tout à l'heure, ce sentiment d'avoir terminé ma corvée, se transforme en une paix atonale.

Je ne laisse rien derrière moi. Pas de fils, car j'ai préféré la stérilité de la pierre à la fragilité de la chair. Pas d'idées, car je n'ai cru qu'en l'ordre, et l'ordre n'est que le nom que l'on donne à l'immobilité avant la pourriture. Pas de souvenirs, car ceux qui me survivent ne se rappelleront que de leur propre souffrance, pas de l'homme qui l'incarnait.

L'Empire des Cendres porte enfin bien son nom. Il n'y a plus de feu, plus de chaleur, plus de lumière. Juste cette couche grise, uniforme, qui recouvre les ambitions, les trahisons, les amours et les haines.

C'est un soulagement infini de n'être plus personne. De n'être plus qu'une particule de cette poussière qui danse dans un rayon de soleil mourant, au milieu d'un palais désert où les pillards, fatigués d'avoir tant détruit pour si peu, finissent par s'endormir dans les recoins sombres.

J'ai été un dieu de paille. Je ne suis plus qu'un murmure dans le vent de l'histoire.

Tout est juste. Tout est fini. Et le silence, ce silence que j'ai tant cherché à meubler de bruit et de fureur, m'accueille enfin comme un vieil ami. Je ferme les yeux de mon âme sur un monde qui n'a plus besoin de moi, et que je n'ai jamais vraiment su aimer.

Adieu, le vide. Je rentre à la maison.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Empire des Cendres"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)